



HAL
open science

“ Savoir historique ” et transition. Le parcours d’Eugenio Garin

Eugenio Garin, Transizione Il Percorso Di, Pierre Girard, Pierre Garin, Pierre
Girard

► To cite this version:

Eugenio Garin, Transizione Il Percorso Di, Pierre Girard, Pierre Garin, Pierre Girard. “ Savoir
historique ” et transition. Le parcours d’Eugenio Garin. *Laboratoire italien. Politique et société*,
2012, <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/659> (12), pp.203-2016. 10.4000/laboratoire-italien.659 . hal-04629745

HAL Id: hal-04629745

<https://hal.science/hal-04629745>

Submitted on 1 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



Laboratoire italien

Politique et société

12 | 2012

La vie intellectuelle entre fascisme et République
1940-1948

« Savoir historique » et transition. Le parcours d'Eugenio Garin

«Sapere storico» e transizione. Il percorso di Eugenio Garin

Pierre Girard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/659>

DOI : 10.4000/laboratoireitalien.659

ISSN : 2117-4970

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2012

Pagination : 203-2016

ISBN : 978-284788-382-4

ISSN : 1627-9204

Ce document vous est offert par BU de l'Université Jean Moulin Lyon 3



Référence électronique

Pierre Girard, « « Savoir historique » et transition. Le parcours d'Eugenio Garin », *Laboratoire italien* [En ligne], 12 | 2012, mis en ligne le 26 novembre 2012, consulté le 05 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/659> ; DOI : 10.4000/laboratoireitalien.659



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

«Savoir historique» et transition. Le parcours d'Eugenio Garin

Pierre Girard

Université Lyon 3, CERPHI (UMR 5037)

On peut légitimement ressentir quelque perplexité à voir convoquée la figure d'Eugenio Garin dans un recueil d'études consacré au rôle des intellectuels italiens dans les années de la transition du fascisme à la République. Ce qui définit «l'intellectuel», du moins dans la forme qui est la sienne depuis l'engagement de Zola et son fameux «J'accuse» au moment de l'Affaire Dreyfus, et telle qu'elle se développe en particulier dans la France de l'entre-deux-guerres¹, est un principe d'engagement social et politique clair, et cela au sein de polémiques et de conflits publics². L'intellectuel est indifféremment le savant, l'homme de lettres, le scientifique, l'érudit, bref le détenteur d'une compétence particulière et réputée publique, qui n'hésite pas à prendre position dans le champ politique, à «scendere in campo» pour reprendre une expression italienne suggestive. L'intellectuel pourrait de la sorte définir de manière double, mais aussi paradoxale. Il est à la fois expression d'une compétence particulière en amont (quelle que soit par ailleurs cette compétence, qu'il s'agisse des champs scientifiques, littéraires, techniques, etc.) – compétence publique, c'est-à-dire reconnue

1 Voir notamment la querelle après la parution de la *Trahison des clercs* de Julien Benda, en 1927. Sur le monde intellectuel en France dans l'entre-deux-guerres, voir J.-F. SIRINELLI (en collaboration avec P. ORY), *Les intellectuels en France de l'Affaire Dreyfus à nos jours* (1986), Paris, Perrin, 2004, ou ID., *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, PUF, 1994.

2 Pour l'Italie, on ne peut s'empêcher de penser au célèbre «io so» de P.P. Pasolini publié dans le *Corriere della Sera* du 14 novembre 1974.

dans son propre champ, et d'une capacité à utiliser en aval cette compétence comme principe de légitimation pour un ensemble de positionnements publics, et par conséquent politiques, qui n'ont pas nécessairement de rapports directs avec la compétence d'origine.

Bien évidemment, ce type de positionnement politique de l'intellectuel n'est pas propre au ^{xx}e siècle. Il suffit de penser au rôle que donne Platon au « Philosophe-Roi » dans la *République*, ou de penser dans la tradition italienne à Pétrarque, aux « hommes de cour » de la Renaissance ou aux différentes expériences du « despotisme éclairé »³. Mais on pourrait immédiatement nuancer cette tradition et distinguer ces figures historiques de celle de « l'intellectuel » proprement dit. En effet, dans la tradition que nous venons de mentionner, le rapport entre la compétence d'origine et l'engagement politique est organique et justifie *a priori* l'engagement dans le champ du politique. Pour Platon, la sortie de la caverne ne saurait se limiter à la simple contemplation passive des Idées, mais doit nécessairement s'accompagner de la redescende dans la caverne afin d'y agir politiquement. Il en va de même dans les exemples italiens que nous venons de citer. Pour citer une des expériences du « despotisme éclairé », c'est parce que les frères Verri et Cesare Beccaria se sentent compétents dans certains domaines, notamment en économie politique ou en droit, qu'ils se proposent de conseiller le prince et d'influer sur la vie politique par l'intermédiaire des articles qu'ils écrivent dans le *Caffè*. À nouveau, il y a un rapport de continuité entre un certain savoir et l'exercice du pouvoir, le premier jouant comme principe de légitimation du second. Or il se trouve que la figure de l'intellectuel ne joue pas sur le même type de rapport. Pour le dire en d'autres termes, alors que la figure classique du savant se détermine dans un rapport de causalité – je sais *donc* je suis légitimé à exercer le pouvoir ou à prendre des positions publiques – la figure de l'intellectuel fonctionne à l'inverse sur un rapport de contiguïté. L'intellectuel est ainsi ce savant singulier qui certes dispose d'un savoir, d'une compétence particulière reconnue de tous, mais qui s'autorise aussi à prendre des positions publiques, qui sont légitimées en apparence par ce savoir, mais qui n'ont paradoxalement pas de liens directs avec lui, voire peuvent s'effectuer dans un tout autre champ. On pour-

3 Voir notamment les tentatives de réformes dans le duché de Milan, le grand-duché de Toscane ou dans le Royaume de Naples au cours du Settecento.

rait même forcer le trait et indiquer que dans certains cas, l'intellectuel finit en quelque sorte par s'affranchir de sa compétence initiale – reléguée au rang de mythe fondateur, voire oubliée – pour devenir un professionnel de l'engagement. Dans une telle situation, ce n'est même plus la contiguïté avec un savoir qui légitime l'engagement ou la prise de position, mais celle avec l'engagement précédent, chaque prise de position semblant légitimée par celle qui précède et servant de caution à celle qui suivra. Il en ressort une fragilité et une tension propres à l'engagement même de l'intellectuel, constamment exposé à la difficulté de devoir justifier ses prises de positions publiques sur un savoir qui n'est pas nécessairement homogène avec le champ où se font ses engagements. Cette tension est renforcée par le fait – et cela est une différence profonde avec la figure du savant qui se maintient au moins jusqu'au XVIII^e siècle, ainsi qu'avec celle de l'expert qui se développe au XIX^e siècle – que le développement des savoirs et des champs disciplinaires a rendu impossible pour un seul et même homme la maîtrise d'un savoir universel et a relégué chaque savant dans une spécialité particulière⁴. D'une certaine manière, et même si le terme est anachronique, il aurait été plus légitime d'agir comme un « intellectuel » dans l'antiquité, au Moyen Âge⁵ ou à l'Âge classique, c'est-à-dire à une époque où l'unité du savoir pouvait justifier des prises de position dans de nombreux domaines hétérogènes entre eux, qu'à partir du moment où le terme « intellectuel » apparaît et où cette activité particulière se développe, au XX^e siècle, époque où la spécialisation extrême des savoirs semble rendre impossibles la diversité et l'ampleur des engagements de l'intellectuel. Bref, l'intellectuel semble apparaître trop tard dans l'histoire, en naissant à une époque où ce type d'engagement fait constamment courir le risque de confondre les savoirs et de glisser dans une sorte d'induction illégitime des compétences, en considérant qu'en se fondant sur un savoir particulier on est à même de pouvoir prendre position sur n'importe quel autre domaine.

Nous nous sommes attardés sur cette définition de l'intellectuel et sur les ambiguïtés propres à son action même pour bien discerner

4 Sur ce point, voir les analyses d'Auguste Comte dans sa première leçon du *Cours de philosophie positive* et sa critique des effets pernicieux de la spécialisation des savants.

5 Voir par exemple l'utilisation de la catégorie de « intellectuel » par J. LE GOFF dans *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957.

quelle est la spécificité de la position de Garin dans les débuts de la République italienne. Comme nous venons de le souligner, une des caractéristiques propres de l'intellectuel – mais aussi une de ses fragilités intrinsèques – est de brouiller les frontières entre les champs disciplinaires et de transformer un savoir particulier en compétence universelle. Si l'on maintient cette acception du terme, Garin ne correspond en rien à un « intellectuel ». Une de ses caractéristiques est précisément de cloisonner les compétences et les champs sur lesquels elles s'exercent, et cela au nom de la rigueur scientifique qui caractérise son travail. Certes, les quelques textes qui tentent de tracer sa biographie utilisent le terme « intellectuel »⁶, mais ce qualificatif est immédiatement écarté et récusé au profit de celui de « professore » ou de « maestro » par Garin lui-même⁷. On pourrait ajouter que Garin s'est en apparence toujours écarté de toute forme d'engagement public. Si l'on tente de dresser un profil biographique, il semble avoir mené une vie assez lisse – trop lisse, serait-on parfois tenté de dire – quand on connaît le contexte agité dans lequel elle se déroule et surtout si on la compare aux nombreuses figures de premier plan qui caractérisent la vie intellectuelle de l'Italie de son époque. Il naît à Rieti en 1909 et après des études de philosophie à l'université de Florence, il se retrouve rapidement professeur de lycée. Il se marie également rapidement et après plusieurs postes dans des lycées en dehors de la Toscane, il revient à Florence au milieu des années 1930 où il est chargé de cours à l'université. Il y est nommé professeur et y reste jusqu'en 1974 où il part exercer à l'École normale supérieure de Pise, et cela jusqu'à sa retraite. Aucun autre événement ne semble en apparence troubler cette vie qui peut sembler assez monotone, celle d'un érudit centré sur ses recherches sur l'humanisme italien, et cela jusqu'à sa mort en 2004. On comprend en ce sens l'importance du qualificatif de « professore » aux yeux de Garin, gage autant de sérieux que de modestie vis-à-vis de son propre travail. Le professeur est selon lui un passeur, qui se doit de pénétrer son objet d'étude de l'intérieur afin de le faire revivre,

6 *Intervista sull'intellettuale*, M. Ajello éd., Rome-Bari, Laterza, 1997; *Colloqui con Eugenio Garin. Un intellettuale del Novecento*, R. Cassigoli éd., Florence, Le Lettere, 1999. Voir également U. DOTTI, « Eugenio Garin e la sua figura d'intellettuale », dans *Eugenio Garin. Il percorso storiografico di un maestro del Novecento*, F. Audisio et A. Savorelli éd., Florence, Le Lettere, 2003, p. 53-64.

7 Voir *Intervista sull'intellettuale*, op. cit., p. 3 et suiv.

sans jamais lui imposer les catégories de sa subjectivité propre. De là la répugnance de Garin à se livrer, à utiliser de manière générale le « je » qui est en quelque sorte la marque de fabrique de l'engagement des intellectuels. Il faut notamment remarquer que les textes autobiographiques de Garin sont très rares⁸. Il s'agit le plus souvent de textes marginaux dans son œuvre, de textes de commande, de simples interviews accordées souvent à contrecœur dans lesquels il livre très rarement des positionnements politiques clairs. Et lorsqu'ils apparaissent, ils sont immédiatement nuancés et désactivés. Par exemple, dans ses textes autobiographiques, Garin, bien que condamnant clairement le fascisme – il expose un ensemble d'anecdotes et d'événements sur les méfaits du fascisme au sein de l'Université italienne – ne semble absolument pas avoir envisagé de s'engager concrètement contre la dictature. De même, il reconnaît avoir été proche à une certaine époque du PCI, mais sans que cela ne débouche sur un engagement public au sein du Parti. De la même manière, Garin semble imperméable à l'agitation et aux changements qui caractérisent l'Université italienne dans les années 1960. Le seul événement important à ses yeux ces années-là est l'inondation catastrophique de Florence, en 1966, qui endommage de très nombreux manuscrits. On pourrait même ajouter que son départ de l'université de Florence pour la *Scuola Normale Superiore* de Pise en 1974 est une fuite face à l'agitation perpétuelle qui caractérise l'Université italienne dans les années 1970⁹. L'homme semble donc se cacher derrière un travail d'érudition qui seul compte à ses yeux.

Ce qui est significatif, c'est que ce détachement apparaît également dans la méthode historiographique mise en œuvre par Garin. On retrouve ici la même répugnance à se livrer, à utiliser le « je » que lorsqu'il s'agissait de parler de sa propre vie. Or le paradoxe est que c'est précisément dans ce domaine que Garin est le plus connu et a acquis une notoriété mondiale, à savoir comme historien de la philosophie, et plus précisément comme spécialiste de la Renaissance italienne. Mais à nouveau, sa position peut sembler énigmatique, dans la mesure où elle est à la fois éclatante tant sa production scientifique est

8 Voir par exemple E. GARIN, « Sessanta anni dopo », ID., *La filosofia come sapere storico*, Rome-Bari, Laterza, 1989 (nouvelle édition enrichie de ce « saggio autobiografico »). La première édition de ce texte date de 1959.

9 Voir *Intervista sull'intellettuale*, op. cit., p. 67 et suiv.

imposante et reconnue de tous – près de 1346 titres sont recensés¹⁰ – mais également insaisissable tant celui qui est très souvent qualifié de « maître de l'historiographie », comme l'expression la plus sûre d'une érudition propre à l'Italie, répugne à expliciter sa méthode, voire à parler même de « méthode ». Comme lorsqu'il s'agissait de son propre parcours, Garin répugne à théoriser ce qui chez lui est de l'ordre d'une simple pratique, d'un simple travail d'érudition qui n'appelle aucun commentaire supplémentaire. À la rigueur, s'exposer à expliciter une méthode particulière consisterait à redonner une certaine place à un « je » dont il faut se méfier car synonyme de déformation de l'objet d'étude. La seule méthode est d'une certaine manière de ne pas en avoir, mais de s'adapter plastiquement, presque anonymement, à une époque qu'il s'agit simplement de « reconstruire », de faire revivre, sans que jamais la main du passeur, du « professeur » ne soit visible. Cette répugnance à mettre en avant une méthode propre apparaît du reste dans plusieurs épisodes de la vie de Garin¹¹. C'est par exemple le cas dans sa polémique avec Enzo Paci, qui fait l'objet d'une première publication en 1959, et que Garin considérera inutile de republier par la suite. L'œuvre de Garin se caractérise plutôt par de gros volumes, complétés de longues notes savantes, gage de scientificité, mais aussi écran derrière lequel se cache la main du savant. Cette méfiance apparaît aussi dans certains épisodes de sa carrière universitaire, notamment lors de la polémique issue de sa réévaluation de la pensée de Giovanni Gentile¹². À nouveau, la transgression des limites des champs disciplinaires qui caractérise les prises de position des intellectuels, qui fait que Gentile ne peut pas être « réévalué » en faisant abstraction de son engagement constant au sein du fascisme, est étrangère à la position de Garin qui, en raison même de l'argument des compétences disciplinaires – ici l'intérêt proprement philosophique de l'œuvre de Gentile – considère qu'il est tout à fait justifié d'aborder sa pensée phi-

10 Voir la *Bibliografia degli scritti di Eugenio Garin (1929-1999)*, Rome-Bari, Laterza, 1999.

11 Sur la difficulté à cerner la méthodologie mise en œuvre par Garin, voir le mémoire de master 2 de philosophie de F. D'AUPIAS D'ALCOCHETE, « La méthode disséminée d'Eugenio Garin », ENS de Lyon, septembre 2009. Sur le parcours et la méthode de Garin, voir aussi *Tra scienza e storia. Percorsi del neostoricismo italiano : Eugenio Garin, Paolo Rossi, Sergio Moravia*, F. Cambi éd., Milan, Unicopli, 1992, p. 15-47.

12 Voir notamment le travail éditorial de Garin lors de la publication de G. GENTILE, *Opere filosofiche*, Milan, Garzanti, 1991.

losophique en faisant abstraction de son engagement fasciste. Ce qui est significatif de cet épisode est une certaine irritation que Garin ne peut s'empêcher de ressentir à nouveau au moment où il l'expose et qui témoigne précisément du cloisonnement des champs dont il était question auparavant. Aborder la pensée philosophique de Gentile en « politique » est pour lui principe de confusion et empêche littéralement d'en discerner la valeur réelle. D'une certaine manière, apparaître comme un intellectuel peut sembler même un échec aux yeux de Garin, dans la mesure où cela manifeste la persistance d'un « je » que seule une démarche réellement scientifique permet d'effacer.

Arrivé à ce point de notre étude, la question que nous avons posée initialement réapparaît avec plus d'intensité. En quoi ce professeur mondialement connu pour son érudition et ses nombreux ouvrages sur la Renaissance, qui n'est ni un « intellectuel » au sens propre du terme, ni un savant se mêlant aussi de politique¹³, ni même un historiographe revendiquant une méthodologie explicite et revendiquée, nous aide-il à comprendre la transition entre fascisme et république ? La question mérite d'être posée à nouveau, tant d'autres figures intellectuelles, plus manifestes, plus évidentes d'un point de vue historique, pourraient être convoquées ici. Il suffit de penser à Antonio Gramsci, à Benedetto Croce, mais aussi à Elio Vittorini, à Cesare Pavese, à Curzio Malaparte, à Ernesto De Martino, à Carlo Levi, à Primo Levi, etc, pour ne prendre que quelques exemples parmi de nombreux autres possibles. Une première réponse qui pourrait être apportée – et qui fait selon nous ici l'intérêt de Garin – est précisément l'aspect en apparence lisse du personnage, qui nous apprend paradoxalement en creux, dans cette espèce de retrait continu, autant de choses que ne nous apprenaient les prises de position publiques et polémiques des figures mentionnées auparavant. Plusieurs aspects peuvent être soulignés qui illustrent dans quelle mesure ce parcours en apparence lisse offre un éclairage intéressant des années de la transition en Italie.

Le premier aspect est de nature biographique. Garin connaissait directement deux des plus grandes figures intellectuelles italiennes du

13 Une telle définition pourrait convenir par exemple à Nicola Badaloni, qui fut à la fois un érudit de renommée internationale pour ses recherches sur l'histoire de la philosophie en Italie, mais aussi un homme politique engagé au sein du PCI et maire de Livourne entre 1954 et 1966.

xx^e siècle, à savoir Giovanni Gentile et Benedetto Croce¹⁴. Il est ainsi significatif de voir que dans ces rares textes de nature biographique où, comme nous l'avons vu, Garin se livre si peu, la connaissance de Gentile et de Croce y est évoquée de manière explicite. Garin note qu'il eut souvent l'occasion de rencontrer Croce, notamment pendant la guerre. De la même manière, il fut assez proche de Gentile pour qu'on lui confie la reprise de son projet d'une *Storia della filosofia italiana*, texte sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Nous pourrions ajouter que cette filiation avec Gentile apparaît également de manière manifeste dans l'importance des *studia humanitatis* aux yeux de Garin. C'est du reste dans la perspective de la défense de l'école que Garin justifie les interviews auxquels il se prête à la fin de sa vie et qui donnent lieu aux publications susmentionnées. Le second aspect est de nature bibliographique. L'étude de cette bibliographie, massivement dominée par les travaux consacrés à la Renaissance italienne, laisse apparaître d'autres types de textes, peut-être moins célèbres de nos jours, mais qui nous semblent significatifs, ne serait-ce qu'en raison de leur importance quantitative au sein du corpus et de la régularité avec laquelle ils sont publiés. Ces textes sont des tableaux, des chroniques de la philosophie italienne du xx^e siècle¹⁵, ainsi que des reconstructions historiques de cette même philosophie¹⁶. Même si ces textes sont moins lus, moins célèbres que les études consacrées à l'humanisme italien, et sont, pour certains d'entre eux, tombés en désuétude, ils n'en restent pas moins déterminants dans la démarche de Garin. Il nous semble qu'il serait en effet erroné de considérer que ces différentes perspectives qui apparaissent au sein de la production de Garin sont simplement juxtaposées et l'expression de centres d'intérêt divers. Il nous semble qu'il y a là, bien au contraire, un aller-retour intéressant entre l'étude du passé et du présent et que les deux perspectives sont organiquement liées. En d'autres termes, le retour sur les penseurs humanistes italiens n'est en rien la volonté de Garin de fuir le présent, mais offre en creux une interprétation originale de son époque.

14 Voir *Intervista sull'intellettuale*, *op. cit.*, *passim*, et plus précisément le chapitre 2.

15 E. GARIN, *Cronache di filosofia italiana, 1900-1943*, Bari, Laterza, 1955; ID., *La cultura italiana tra '800 e '900*, Bari, Laterza, 1961; ID., *Intellettuali italiani del xx secolo*, Rome, Editore Riuniti, 1974.

16 E. GARIN, *Storia della filosofia*, Florence, Vallecchi, 1945; ID., *Storia della filosofia italiana*, Turin, Einaudi, 1966.

Ce rapport actuel au passé indique que l'intérêt pour l'humanisme italien n'est jamais enfermé dans l'histoire mais offre des éléments pour la compréhension de l'époque dans laquelle vit Garin. Ce serait peut-être une erreur de voir dans l'intérêt de Garin pour la Renaissance, une volonté de se détourner de sa propre époque. On peut, tout au contraire, y voir un réel choix politique. Pour bien en comprendre les enjeux, il faut revenir sur le contexte historique et philosophique dans lequel Garin choisit cette thématique qui le rendra célèbre. L'un des premiers grands textes de Garin sur l'humanisme – publié en allemand en 1947 – *Der italienische Humanismus*, ne s'adresse alors pas simplement aux spécialistes de la Renaissance italienne, mais s'insère dans une querelle centrale dans l'histoire des idées après la seconde guerre mondiale. Cette querelle qui oppose Martin Heidegger et un de ses anciens élèves, Ernesto Grassi, avec qui Garin est en contact depuis les années 1942-1943, est essentielle pour comprendre l'enjeu politique que représente le choix de l'étude de l'humanisme. Bien évidemment, il ne saurait être question de revenir ici dans le détail de cette querelle complexe. Dans la perspective qui est la nôtre, il suffit de remarquer qu'il s'agit aussi bien d'une controverse sur l'humanisme lui-même que sur sa prétention à avoir une valeur et une portée philosophiques. Une des étapes fondamentales de cette controverse est la publication en 1947 de la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger¹⁷, qui est la réponse du philosophe allemand à l'interrogation de Jean Beaufret sur le sens à redonner au mot « humanisme ». La réponse de Heidegger, complexe dans sa construction¹⁸, est substantiellement négative, au point que pour le philosophe allemand, la question est même de savoir s'il convient de maintenir le mot « humanisme », ce dont il doute. Pour Heidegger, le problème n'est alors pas l'homme, mais l'être, et ce n'est qu'à partir du sens de l'être que l'on pourra déterminer ce qu'est l'homme. Mais au-delà de ce que dit Heidegger, ce sont principalement les réactions critiques qui nous semblent déterminantes dans la mesure où on l'on voit s'instaurer un dialogue à trois voix, d'abord celle de Heidegger critique vis-à-vis de l'humanisme,

17 M. HEIDEGGER, *Über den Humanismus*, Francfort, V. Klostermann, 1947 (*Lettre sur l'humanisme*, R. Munier trad. et éd., Paris, Mouton, 1957).

18 Sur ce point, voir *Heidegger et la question de l'humanisme*, B. Pinchard éd., Paris, PUF, 2005.

puis celles d'Ernesto Grassi et d'Eugenio Garin qui tentent, à l'inverse, d'en réévaluer la force historique et philosophique. Ernesto Grassi, qui fut un des élèves de Heidegger, réfugié à Bâle pendant la guerre, publie simultanément la lettre de Heidegger et *Der italienische Humanismus* de Garin en 1947, le second texte apparaissant immédiatement non pas simplement comme une étude ponctuelle sur l'humanisme, mais comme une réponse à l'attaque de Heidegger¹⁹. La thèse principale que tente de développer Grassi, et qui constitue par la suite une ligne directrice dans sa pensée et dans celle de Garin, se construit en quelque sorte contre l'interprétation heideggerienne de l'humanisme. Pour Grassi, l'humanisme a une valeur éminemment philosophique et constitue une tradition aussi importante que celle issue de la raison logique. Selon cette interprétation, les caractéristiques du discours humaniste – habituellement dépréciées et apparaissant comme des éléments qui encombrant la raison et l'obscurcissent plus qu'elles ne l'expriment clairement –, doivent être au contraire appréciées dans leur capacité à remplacer le discours logique et apodictique là où ce dernier se révèle défaillant. Une des forces principales du discours de l'imagination, de la rhétorique, termes que Grassi associe étroitement à l'humanisme, est précisément d'être à même de saisir les *archai*, ces principes qui sont au commencement et dont ne peut rendre compte la simple raison. C'est inversement grâce à la valeur indicative et intuitive de la rhétorique que ces principes sont saisis²⁰.

On comprend ici quel est le sens de l'étude de l'humanisme pour Garin. Certes, il s'agit d'intervenir au sein d'une polémique mettant en cause une des époques centrales de l'histoire des idées italiennes – et n'oublions pas la personnalité de Heidegger et son attitude trouble

19 Sur cet épisode, voir *Colloqui con Eugenio Garin. Un intellettuale del Novecento*, *op. cit.*, p. 20 et suiv.

20 Voir E. GRASSI, *Humanismus und Marxismus. Zur Kritik der Selbstständigkeit von Wissenschaft*, Hambourg, Rowohlt, 1973 (*Humanisme et marxisme*, J.-C. Berger trad., Lausanne, L'Âge d'Homme, 1978); *Die Macht des Bildes. Ohnmacht der rationalen Sprache. Zur Rettung des Rhetorischen*, Munich, Fink, 1979; *Die Macht der Phantasie. Zur Geschichte abendländischen Denkens*, Königstein, Athenäum, 1979; *Einführung in philosophische Probleme des Humanismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1986; *Vico and Humanism. Essays on Vico, Heidegger and Rhetoric*, New York, Peter Lang, 1990. Pour une analyse synthétique de sa méthode, voir A. PONS, « Vico e la tradizione dell'umanesimo retorico nell'interpretazione di Grassi », dans *Studi in memoria di Ernesto Grassi*, E. Hidalgo Serna et M. Marassi éd., vol. I, Naples, La Città del Sole, 1996, p. 437-447.

vis-à-vis du nazisme –, mais il s'agit en outre de prendre comme modèle politique une période où entre les mots et les choses, la conséquence était bonne. Cet accord entre *res* et *verba*, qui offre un des effets de cristallisation les plus féconds de l'humanisme selon Garin²¹, est précisément ce qui est dénoncé avec le plus de vigueur dans sa critique du fascisme, à savoir un régime qui avait fini par s'enfermer dans une rhétorique creuse et criminelle, sans aucun rapport avec la réalité. Remettre en avant l'humanisme, l'étudier, est ainsi une forme de réponse que Garin oppose alors au fascisme. On retrouve constamment dans ses écrits sur la Renaissance italienne l'idée selon laquelle l'aspect le plus révolutionnaire de l'humanisme a précisément été sa capacité à opérer une « fusion », une synthèse parfaite entre plusieurs champs, celui de l'art, de la littérature et de la science, et que c'est précisément cette « cristallisation » entre les champs qui a permis d'offrir une « nouvelle vision du monde » :

Con il mio studio sull'Umanesimo, insomma, voglio sostenere che la verità rivoluzionaria portata dal Rinascimento italiano è in questa fusione straordinaria fra arte, letteratura, scienza che apre l'enciclopedia del sapere a una diversa visione del mondo.²²

Ce qui est significatif, c'est que cette valorisation de la Renaissance italienne offre en creux le portait critique de ce que fut le fascisme, de son pouvoir de division et de cette rhétorique creuse dont l'humanisme est pour Garin le contre-modèle à actualiser au sortir de la seconde guerre mondiale.

De la sorte, le positionnement de Garin, son intérêt pour la Renaissance est à relier étroitement à la situation politique à la fin de la guerre et à la nécessité de donner un sens à l'histoire récente :

Il '44-'45 fu, per molti di quelli che appartengono alla mia generazione, un anno difficile e complicato : di riflessioni e, innanzitutto, di conti con se stessi. La fine del regime dittatoriale, la « libertà », imponevano non poche revisioni e non pochi ripensamenti.²³

21 Sur ce point, voir E. GARIN, *L'educazione in Europa 1400-1600. Problemi e programmi*, Bari, Laterza, 1957, en particulier les trois premiers chapitres.

22 *Colloqui con Eugenio Garin. Un intellettuale del Novecento*, op. cit., p. 22.

23 E. GARIN, « Sessanta anni dopo », op. cit., p. 142.

Pour Garin, le fascisme ne pouvait appartenir à un passé révolu, qu'il convenait d'oublier pour se tourner vers l'avenir et le construire :

Taluni, invece, ritennero che il fascismo, anche rifiutato, avesse tuttavia contribuito a deformare le prospettive – tutte le prospettive; che avesse radici profonde nella storia e nella cultura italiana. Di qui, per chi era in questa posizione, la necessità di un lungo ripensamento, di una lenta rilettura di testi, di una intensa e seria meditazione. Poiché appartengo a questa categoria, dedicai molti anni a tentare di rendermi conto di quella che era stata l'esperienza alla quale ero stato condannato, e nella quale mi ero formato. (*Ibid.*, p. 143)

On voit immédiatement dans ces lignes dans quelle mesure le travail d'érudition de Garin n'est en rien enfermé dans un passé idéalisé, celui de la Renaissance, mais est l'élaboration d'un modèle, d'un instrument de mesure discerné dans un moment privilégié de l'histoire des idées italiennes permettant d'évaluer les manquements politiques qui ont conduit au fascisme. De là le programme de travail que s'assigne Garin et qu'il présente dans son unité :

La mia produzione del decennio '45-'55 rispecchia fedelmente quello che per me non fu un lavoro facile, e che si svolse lungo tre linee precise : lo sforzo di portare a compimento l'ambizioso disegno di una storia della filosofia in Italia; il tentativo di formulare una visione d'insieme, sia pur provvisoria, del Rinascimento italiano come momento decisivo nella formazione dell'Europa moderna; una sorta di bilancio delle discussioni filosofiche in Italia nel Novecento. (*Ibid.*)

Parmi ces « trois lignes », la première nous semble peut-être la plus importante, ne serait-ce que par son ambition et parce qu'elle inclut de fait les deux suivantes. Le projet d'une *Storia della filosofia italiana* remonte à Gentile qui l'avait formulé au début du siècle (*ibid.*, p. 144). Un premier volume avait été commencé mais était resté inachevé et Gentile avait chargé Garin de rédiger le second volume consacré à la Renaissance italienne, ce qu'il fit entre 1940 et 1942. Garin reprend l'ensemble de la période et fait une première publication en 1945, qui sera complétée et augmentée dans la dernière édition, parue chez Einaudi en 1966. Ce qui saute aux yeux dans cette histoire de la philosophie italienne, c'est qu'elle opère de manière analogue à la *Storia della letteratura italiana* de Francesco De Sanctis, dans la mesure où l'on voit se dessiner des périodes évaluées positivement, bien sûr la

Renaissance, notamment à travers certains auteurs centraux chez Garin, comme Coluccio Salutati ou Pic de la Mirandole, et des périodes creuses, comme celle de la Contre-réforme, qui brisent précisément la belle unité organique que Garin croyait discerner dans l'humanisme.

Ce qu'il importe de noter ici, c'est le rôle politique que Garin accorde à la culture et à son unité philosophique, et, à nouveau, il n'est pas anodin de constater l'importance que la Renaissance revêt à ses yeux en 1947, précisément comme contre-modèle. Exalter cette période de l'histoire des idées italiennes en 1947, en insistant sur cette capacité de « cristallisation », de synthèse qui la caractérise, revient à critiquer en creux l'incapacité du fascisme à avoir su créer un modèle analogue. Ce point doit être souligné car il revient à plusieurs reprises sous la plume de Garin. Selon lui, le fascisme était un mouvement réactionnaire qui n'a jamais réussi à produire une culture, une vision de la réalité : « Su questo insisto : non c'è mai stata una cultura fascista ; ci fu invece una cultura italiana “sotto il fascismo” ». ²⁴

On comprend en ce sens dans quelle mesure 1944 fut une année « difficile et compliquée ». Il s'agissait alors pour Garin de réévaluer la force politique et civile de l'humanisme italien contre les attaques de Heidegger, et cela pas simplement pour défendre rétrospectivement une époque privilégiée de l'histoire des idées en Italie, mais aussi et surtout pour se doter d'un référent politique permettant d'être à même d'affronter le passé récent et de tenter de retrouver une certaine continuité positive dans l'histoire italienne. Certes, la position universitaire de Garin, son relatif effacement – réel cependant si on le confronte aux prises de position tonitruantes de certains intellectuels contemporains – lui donnent une place en apparence marginale dans ces années de l'après-guerre. Mais cette place prend paradoxalement toute sa valeur à partir du moment où l'on discerne quels furent réellement la position et le statut de son discours. Il se voulait non pas un « intellectuel », avec toutes les ambiguïtés et les faiblesses liées à ce statut et que nous avons eu l'occasion d'évoquer, mais un professeur, un « historien de la philosophie », un philologue à la recherche d'un « savoir historique » sûr. Il ne faudrait cependant pas voir dans cette opposition l'alternative entre, d'un côté, l'érudit coupé de son époque et enfermé dans un passé utopique et magnifié et, de l'autre,

24 *Intervista sull'intellettuale*, op. cit., p. 38. Voir aussi p. 33.

l'intellectuel engagé dans les combats de son temps. À aucun moment, le travail d'érudition ne fut pour Garin un simple repli rétrospectif, de même qu'à aucun moment les bibliothèques ne constituent à ses yeux un lieu mort et poussiéreux. Comme il eut l'occasion de le rappeler dans une de ses études consacrées à la reprise de Lucrèce à la fin du Seicento²⁵, le passé n'est jamais oublié, mais est réinvesti selon les réponses qu'il peut donner à des questions qui se posent à nouveau de manière urgente. Et de la même façon que Lucrèce se retrouvait à l'honneur à la fin du Seicento dans la mesure où l'atomisme qu'il proposait était à même d'offrir un modèle épistémologique efficace pour l'avancée des sciences, de la même manière, la réévaluation positive de la Renaissance dans les années de la transition offre à Garin l'instrument permettant à la fois de montrer quelle fut la nature de l'échec du fascisme, et d'une certaine manière la voie pour y remédier. En ce sens, on comprend dans quelle mesure ses recherches sur l'humanisme coïncident avec la nécessité de répondre à la crise de conscience issue du fascisme. Garin le fait à sa façon, dans le silence des bibliothèques et par la publication de longues études érudites. Mais on aurait tort d'y voir un quelconque renoncement à vouloir penser son époque ou à répondre aux problèmes qui en sont issus. Paradoxalement, le parcours de Garin, bien que moins bruyant, bien que moins public que d'autres voix contemporaines, n'en offre pas moins un projet ambitieux : élaborer à partir d'une « méditation intense et sérieuse » et de la relecture des textes de l'humanisme les conditions de possibilité et les instruments d'une évaluation saine de l'histoire italienne et de l'échec du fascisme.

25 E. GARIN, *Il ritorno dei filosofi antichi*, Naples, Bibliopolis, 1983.